

*Santiago H. Amigorena*

## **La Première Défaite**

**SANTIAGO H.  
AMIGORENA**



# La Première Défaite

DU MÊME AUTEUR

UNE ENFANCE LACONIQUE, P.O.L, 1998

UNE JEUNESSE APHONE, P.O.L, 2000

UNE ADOLESCENCE TACITURNE, P.O.L, 2002

LE PREMIER AMOUR, P.O.L, 2004

1978, P.O.L, 2009

Santiago H. Amigorena

# La Première Défaite

*Roman*

*P.O.L*

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6<sup>e</sup>

© P.O.L éditeur, 2012  
ISBN : 978-2-8180-1664-0  
[www.pol-editeur.com](http://www.pol-editeur.com)

## I

*dans l'île Saint-Louis,  
un an après qu'elle m'a quitté*

*Je ne veux pas me souvenir de ta peau  
d'amande. Je ne veux pas me souvenir du pre-  
mier baiser. Je ne veux pas me souvenir de ton  
goût de mangue. Je ne veux pas me souvenir de  
la cour carrée. Je ne veux pas me souvenir des  
mille et une fois où je t'ai attendue dans le jardin  
du musée ; je ne veux pas me souvenir des mille  
et une fois où tu es arrivée. Je ne veux pas me  
souvenir de nos corps assoiffés, insatiables. Je  
ne veux pas me souvenir que nos corps n'étaient  
qu'un seul corps. Je ne veux pas me souvenir  
que je connaissais ta peau mieux que la mienne.  
Je ne veux pas me souvenir que je connaissais  
chaque recoin de tes coins. Je ne veux pas me  
souvenir de notre voracité. Je ne veux pas me  
souvenir que je ne t'ai pas mangée. Je ne veux*

*pas me souvenir de Cetona. Je ne veux pas me souvenir de Rome. Je ne veux pas me souvenir de Venise. Je ne veux pas me souvenir de Patmos. Je ne veux pas me souvenir de Paris. Je ne veux pas me souvenir de nos promenades nocturnes. Je ne veux pas me souvenir des outrages que nous avons fait subir à la nuit. Je ne veux pas me souvenir de toi, flottant comme un nuage, dans le minuscule lit de la rue du Regard. Je ne veux pas me souvenir de ta chevelure d'ange. Je ne veux pas me souvenir de ta chevelure de démon. Je ne veux pas me souvenir de ta chemise de nuit en pilou à petits carreaux gris et bleus. Je ne veux pas me souvenir de la pluie de pétales de rose de la rue du Sommerard. Je ne veux pas me souvenir de tes yeux ni de ton sourire. Je ne veux pas me souvenir de ton cul. Je ne veux pas me souvenir des enfants que nous n'avons pas eus. Je ne veux pas me souvenir de ton regard qui savait me faire faire tout ce que ton corps désirait. Je ne veux pas me souvenir des mots, des milliers de mots alignés sur ta peau. Je ne veux pas me souvenir du lycée Fénelon. Je ne veux pas me souvenir de la via Margutta. Je ne veux pas me souvenir que je t'aimais ; je ne veux pas me souvenir que parfois, toi aussi tu m'aimais. Je ne veux pas me souvenir de notre innocence, je ne veux pas me souvenir de nos perversions. Je ne veux pas me souvenir de la lenteur extrême de*



*tes caresses. Je ne veux pas me souvenir de la douceur extrême de tes fesses. Je ne veux pas me souvenir des rimes inutiles que j'ai couchées entre tes seins. Je ne veux pas me souvenir du sens de nos rêves. Je ne veux pas me souvenir de nos nuits insensées. Je ne veux pas. Je ne veux pas que mes mots, désormais, soient les esclaves de ton absence. Je ne veux pas que le silence, de nouveau, me contraigne à n'écrire que dans le deuil impossible d'une mort qui ne cesse jamais d'avoir lieu, d'une mort qui ne cesse jamais de mourir – et de ne pas mourir.*

*Je ne veux pas me souvenir. Je ne veux plus écrire.*

Après que Philippine a décidé de la fin de notre amour, j'ai aimé Philippine pendant quatre ans. Pendant quatre ans, j'ai consacré chaque heure du jour et chaque heure de la nuit à une seule et unique activité : l'aimer – l'aimer sans qu'elle fût à mes côtés. Je l'ai aimée enfermée dans la solitude de mon studio de l'île Saint-Louis. Je l'ai aimée enfermée dans la nuit des quais de l'île Saint-Louis. Je l'ai aimée enfermée dans la mémoire et dans la folie. Je l'ai aimée éveillé. Je l'ai aimée endormi. Je l'ai aimée en rêve. Je l'ai aimée au crépuscule du jour. Je l'ai aimée au crépuscule de la nuit. Je l'ai aimée tant que j'ai pu. Je l'ai aimée au-delà de ce qu'elle pouvait. Je l'ai aimée en la suivant dans la rue, ombre de son ombre, pas de ses pas. Je l'ai aimée à distance, respectueuse et irrespectueuse. Je l'ai aimée pour survivre. Je l'ai

aimée à en mourir. Je l'ai aimée dans un temps sans temps, dans un temps où seule l'écriture égrenait des instants qui, wagons furtifs d'un train disloqué, ne parvenaient plus à s'accrocher les uns aux autres. J'ai aimé le souvenir de son sourire, le souvenir de son parfum, le souvenir de son souvenir. J'ai aimé l'absence de ses lèvres – et de ses lèvres. J'ai aimé sa peau comme un écorché vif. J'ai aimé son regard de havane comme cet aveugle qui cherche à être roi chez les borgnes. J'ai aimé sa beauté à m'en rendre laid. J'ai aimé sa différence jusqu'à ne plus savoir qui j'étais. Ne voulant plus me souvenir, je l'ai aimée absolument, obsédé par le moindre souvenir d'elle.

Et ne voulant plus écrire, j'ai écrit. J'ai écrit absolument obsédé par l'écriture : pendant ces quatre années, j'ai obscurci encore plus de pages que pendant l'année distordue où elle aussi elle m'aima. À l'allégresse infinie des centaines de milliers de mots écrits sous son regard et sur sa peau, a succédé la tristesse infinie des millions de mots écrits loin de ses yeux.

En me quittant, elle m'avait dit : « Je voudrais t'aimer encore. » Je lui avais répondu : « Je voudrais ne plus t'aimer. » Elle savait qu'elle ne m'aimait plus. Je savais que je l'aimerais toujours. Comme elle me l'a proposé, j'ai passé une dernière nuit à ses côtés. En pleurant, je l'ai regardée dormir jusqu'à l'aube. En pleurant, je suis parti avant qu'elle ne se réveille. Et je suis rentré chez moi. Et j'ai cru que j'allais vivre d'autres sourires ; et j'ai cru que j'allais vivre d'autres amours. J'ai cru que débarrassé de l'insoutenable sentiment de n'aimer qu'une seule femme, j'allais

aimer toutes les femmes – et écrire pour le monde entier. J'allais avoir vingt ans et c'était le mois d'octobre 1982. Nous nous étions aimés pendant presque deux ans et tout était fini. Je suis rentré de son studio de la rue Aubriot à mon studio de l'île Saint-Louis à pied. L'aube était limpide. La fête radieuse du soleil levant et le sourire tout aussi radieux d'une fille inconnue croisée sur le quai de l'Hôtel-de-Ville m'ont fait croire que la douleur était déjà passée, qu'elle n'avait duré qu'une nuit. J'ai cru que je pourrais vivre encore. Mais j'étais déjà mort. Non, ce n'est pas vrai : je n'étais pas tout à fait mort.

C'était bien pire.

De quelle couleur est la douleur ? Quel est le goût de la souffrance ? Quelle forme exacte a le désespoir ? La surface de la peur est-elle rugueuse ou est-elle glissante, vertigineuse, comme celle de l'ennui ? Le mal est-il mélodique ou discordant comme une fausse note ? Quel est le vrai parfum de la mélancolie ? Après que Philippine m'a quitté, je suis rentré chez moi avec une seule certitude – que je ne la verrais plus jamais. Pourquoi cette certitude, comme je marchais, m'a-t-elle fait croire, dans un premier temps, que je serais libre, que je serais heureux ? je ne sais pas. Peut-être seulement parce que le soleil se levait. Ce que je sais, c'est que dès que je suis monté chez moi, j'ai contemplé la désolation de mon studio et j'ai compris mon malheur. Désespéré, je me suis laissé tomber sur le seul fauteuil que je possédais : un gros fauteuil moche recouvert de velours marron que j'avais trouvé, quelques mois plus tôt, dans la

rue. Je suis resté assis jusqu'au soir. Je ne pleurais pas, je ne pensais pas : ni questions ni affirmations ne traversaient mon esprit. Pendant plusieurs heures je n'ai rien fait : pas le moindre mouvement n'agitait mon corps, pas la moindre pensée n'éclairait mon cerveau. Le temps ne passait pas. Ni la pensée que je pouvais me lever et m'asseoir au bureau – que je pouvais prendre un stylo et écrire – *ni celle que je ne le pouvais pas* n'effleuraient mon esprit. Je traversais un état minéral. Je souffrais une souffrance de pierre. Je n'avais nul besoin parce que je n'avais nulle vie en moi. Je n'étais même pas semblable au sable dont l'éparpillement en grains rappelle une probable unité et promet, pour peu qu'un souffle de vent se lève ou qu'une vague l'atteigne, un improbable mouvement. Non, j'étais un gros caillou immobile. Une grosse pierre posée au fond d'une grotte, à l'abri des vagues et du vent. Pas un roc, sûr de soi, juste une grosse pierre sans avenir de sable, sans espoir d'érosion. La grotte était profonde mais sèche. Pas d'humidité qui, formant des gouttes, aurait pu, dans les siècles des siècles, me couvrir d'une stalagmite ou d'une stalactite me menacer. Rien. Je ne sentais rien. Plus de vue, plus d'ouïe, plus d'odorat, plus de goût, plus de toucher. Plus de monde. Un état moins qu'animal. Une forme d'être inférieure à celle d'une pomme de terre.

Et pourtant je souffrais. Je n'étais, à proprement parler, qu'une grosse masse sans âme, mais je souffrais. Je ne souffrais pas de pensées. Pendant ces premières heures, je ne me souvenais pas. Pas plus que de présent, je n'avais de passé. Mais je souffrais. *Intus, et in cute*. Seule la souffrance

france me solidifiait. Je souffrais d'une souffrance minérale si solide qu'aucun autre sentiment, qu'aucune autre pensée, qu'aucune autre sensation ne me traversaient. *Être tout-dolent*. C'était la douleur dure. C'était un temps où seul le mal en moi existait. Je n'avais nulle pensée, mais je savais que cette douleur centrifuge, si différente de toutes les autres formes de douleur que je connais et dont la tendance est de proprement nous déchirer, était faite forcément pour durer : l'état de pierre, dans son manque même de conscience du temps qui passe, produisait un temps sans temps, et c'est dans ce temps sans temps, lorsque rien d'autre que la douleur ne nous constitue, qu'on peut songer, par exemple, à des choses aussi frivoles que se torturer soi-même avant de se tuer.

Ce que je n'ai pas fait. Je suis resté assis, jusqu'à ce que la nuit tombe, à souffrir ce dur état de pierre. Et puis, lentement, quelque chose s'est apaisé. Après avoir passé plusieurs heures à laisser la douleur prendre possession de moi, ou plutôt après l'avoir laissée se solidifier en moi, ou plutôt après l'avoir laissée me solidifier en elle, me constituer définitivement comme une grosse pierre douloureuse ; après n'avoir fait, pendant des heures, rien d'autre que ne pas me souvenir, que ne pas penser et que néanmoins souffrir, comme la nuit progressait sur le monde, j'ai commencé à pleurer. Je m'en souviens clairement. Je n'ai pas senti les larmes couler sur mes joues : je les ai senties arriver sur mon cou. Tout à coup, mon cou était trempé. Les larmes ne m'ont pas soulagé : la douleur ne me semblait pas moindre, mais d'autres sensations s'y mêlaient. Je n'ai pas bougé, je

ne me suis pas levé. Mais d'un état minéral, par la grâce de mes propres larmes, je suis passé à un état végétal. Je demeurais toujours immobile, incapable du moindre mouvement, mais je sentais. Je me souviens, aussi clairement que des larmes mouillant mon cou, d'avoir perçu, brusquement, après avoir pleuré toute la nuit, le jour se lever. Je mentirais si je disais que mon visage, tel un tournesol, a cherché le soleil. Encore une fois, je n'ai pas bougé. Mais, de nouveau, je savais que le jour existait. Pendant quelques heures, j'ai profité de la lumière. Elle a éclairé, pour mes propres yeux, ma souffrance.

J'étais encore bien trop fatigué pour m'asseoir au bureau, pour aller pleurer à la fenêtre, pour monter dormir dans le lit. Je suis resté enfoncé dans mon fauteuil marron à sentir les larges côtes de son velours sous mes doigts. Autant que je m'en souviens, en dehors de la lumière et du velours sous mes doigts, rien d'autre ne me parvenait du monde – du monde extérieur *ni du monde intérieur*. Je n'étais rien. Ou plutôt : *j'étais rien*. J'étais enfin devenu un pur légume, une aubergine gorgée d'eau tiède, une flasque courgette bouillie. Tel un gros champignon, je trônais sur mon fauteuil marron avec une immobile délectation : je goûtais ma souffrance à la lumière du jour. Je ne faisais toujours pas le moindre choix : pouvoir me servir de la clarté diurne pour contempler ma propre douleur ne me semblait pas, d'aubergine, une aubaine. Puis, comme les heures passaient, quelque cellule de mon corps s'est réveillée et j'ai été semblable à une paramécie. Comme ce grand protozoaire cilié, j'ai commencé à percevoir du monde

surtout des sons – j’entendais la musique étouffée de ma voisine, le crépitement de la pluie, le rire des enfants au sortir de l’école de la rue Poulletier –, mais ces vibrations de l’air, comme pour la paramécie celles de l’eau, *ne m’incitaient qu’à un mouvement de fuite*. Fuite silencieuse bien sûr, fuite immobile : j’étais encore tout à fait incapable de me lever. Parfois, dans un geste réflexe, par pur instinct de survie, les ongles des doigts de mes mains s’enfonçaient dans la chair de mes cuisses, mais je ne sentais ni le geste ni son résultat. Pas plus l’action de mes mains que la douleur qu’elle pouvait me procurer ne parvenaient à mon cerveau. Et puis le jour lui-même de nouveau a décliné. Et de cet état d’organisme unicellulaire, je suis passé à un état bien plus complexe.

L’oursin, paraît-il, ne possède pas de *centre supérieur*, seule une série de réflexes isolés lui permet de détecter un changement lumineux et de dresser ses piquants pour se protéger. L’oursin répond à tout assombrissement de l’horizon par un même mouvement, qu’il soit dirigé contre une étoile de mer, son prédateur, ou contre un navire ou un nuage. Mais l’oursin ne peut se représenter cette ombre puisqu’il ne possède pas d’espace visuel. L’ombre produit cet effet sur sa peau photosensible, celui d’un léger frôlement, *comme avec un tampon d’ouate*, mais rien de plus ne se passe en lui. C’est ainsi qu’en ce deuxième jour du premier mois de la première année de la première défaite j’ai « senti » l’arrivée de la nuit. Mon état d’oursin a duré plusieurs jours : je pleurais et je sentais le jour alterner avec la nuit et je tournais mon visage vers le jour et le détournais

de la nuit. C'était douloureux, mais rassurant. Tout oursin que je fusse, sans pouvoir au juste me le représenter, je savais que le jour existait.

Ce qui a mis fin à ce nouvel état embryonnaire ? le téléphone. J'étais toujours assis sur mon fauteuil, la bouche entrouverte, les yeux perdus, lorsque le téléphone a sonné. Mon bras s'est allongé et ma main a trouvé le combiné.

– Ça va ?

– Non.

C'était elle. Nous sommes restés en silence, chacun de notre côté. Après quelques secondes, elle a raccroché. La seule conversation que j'ai eue avec elle de tout le premier mois après qu'elle m'a quitté n'a comporté que ces trois tristes mots. Quelques heures après elle, j'ai aussi raccroché. Et j'ai encore pleuré. Ces nouvelles larmes ont ouvert une nouvelle phase de cette triste ère de mon existence : après la souffrance pure, minérale, où rien, aucune pensée ni volonté, ne m'avait effleuré, après les heures d'aubergine et de paramécie, après les jours d'oursin, pendant quelques années, je peux l'affirmer avec un certain soulagement, j'ai vécu comme une tique accomplie. Je m'excuse de devoir encore emprunter à Jakob von Uexküll l'une de ses descriptions, mais rien ne me semble pouvoir exposer aussi simplement que la vie de ce *brigand de grand chemin, aveugle et sourd*, la façon dont j'ai vécu de 1982 à 1986. Que fait la tique ? La tique grimpe jusqu'à la pointe d'une branche d'un buisson quelconque pour pouvoir se laisser tomber sur les mammifères qui passent à sa portée. Privée d'yeux, la tique trouve son chemin jusqu'à la pointe de la



branche à l'aide d'une sensibilité générale de la peau à la lumière. Perchée là, elle perçoit l'approche de ses proies par son odorat. Non pas qu'elle ait un odorat particulièrement développé : la seule odeur que la tique perçoit est celle de l'acide butyrique que dégagent les follicules sébacés des mammifères. Dès qu'elle sent l'acide qui approche, la tique lâche la branche et se laisse tomber. Si elle tombe sur quelque chose de tiède, elle sait qu'elle a atteint sa proie : un animal à sang chaud. La tique profite alors de son sens tactile pour trouver une place aussi dépourvue de poils que possible. Elle s'enfonce jusqu'à la tête dans la peau de l'animal, se goinfre de sang, puis pond et meurt. La simplicité de son existence, tout entière tournée vers un seul but, pourrait nous faire penser qu'elle trouve dans ce *copieux repas de sang qui est aussi son festin de mort* une jouissance infinie. Mais la tique n'a pas de goût. Des essais ont été faits, à l'aide de membranes artificielles, et il a été démontré qu'après avoir perforé ces membranes la tique absorbe n'importe quel liquide (pour peu qu'il soit à la bonne température).

Malheureusement, ce n'était pas là, dans cette faute de goût, mon seul point de ressemblance avec la tique. La plupart du temps, lorsqu'elle lâche sa branche, la tique tombe à côté de sa proie. Elle sent, au lieu de la chaleur recherchée, un corps froid (une feuille morte, la boue, une pierre) et, sourde, aveugle, elle doit regrimper à son poste d'observation. Il est clair que le hasard qui fait passer un mammifère sous la branche où guette la tique est extrêmement rare. Et Dame Nature n'a pas songé à compenser ce

désavantage par un grand nombre de tiques à l'affût dans les buissons – au moins pas suffisamment pour assurer la continuité de l'espèce. Il fallait en outre que la tique ait une autre particularité : celle de pouvoir vivre longtemps sans nourriture pour augmenter ses chances de rencontrer une proie passant à sa portée. Et la tique possède cette faculté dans une proportion inhabituelle. *À l'Institut zoologique de Rostock, on a maintenu en vie des tiques qui avaient jeûné pendant dix-huit ans.*

Voilà à quoi fut semblable ma vie après que Philippine m'eut quitté. Pendant quatre interminables années, je me suis inlassablement laissé tomber à côté des proies qui passaient. Non seulement des proies à sang chaud, mammifères semblables à elle qui auraient pu m'aider à l'oublier – après que Philippine m'eut quitté j'ai désespérément recommencé à poursuivre la seule et unique proie que j'avais traquée avant de la rencontrer : la parole, cette proie que j'ai toujours pourchassée à travers l'écriture et qui, avant comme après Philippine, m'a toujours échappé.

*Je bois dans ta déchirure  
et j'étale tes jambes nues  
je les ouvre comme un livre  
où je lis ce qui me tue.*

Je ne sais pas combien de semaines j'ai passées enfermé dans mon studio. Je restais défait, *dans le fond du froid, respirant une odeur de mort, voué à mon destin, l'aimant – comme une bête ses petits.* Je sais qu'il fai-

sait noir. Les nuits et les jours se succédaient, alternant en ce début d'automne leurs teintes tamisées, mais il faisait toujours noir. À la grisaille qui couvre chaque année en cette période nos contrées boréales et qui, sans parvenir à rendre le jour aussi sombre que la nuit, réussit à en estomper la lumière comme pour lui rendre hommage, j'ajoutai une touche de noirceur supplémentaire qui rendait jour et nuit absolument indistincts. *Avancer ne signifie pas forcément progresser : où règne le vide, où se tient l'absence, toute distance est infinie.* Comme si souvent dans l'extrême malheur – ou l'extrême bonheur – les jours étaient des semaines, les semaines des heures ; minutes, mois et siècles se confondaient dans ce temps sans temps que nous connaissons tous et dont nous pouvons pourtant à peine parler. J'étais seul, *mais, bien que je ne pusse me lever que dans le monde de la solitude*, cet isolement me restait étranger : même le malheur n'était plus éprouvé comme présent.

Un matin pourtant – était-ce un matin ? –, je me souviens qu'Hervé est passé me voir. Ma mère et mon frère – ils devaient me l'avouer plus tard – étaient déjà venus plus d'une fois ensemble sonner à la porte de mon studio. Mais la pierre ni l'aubergine ni l'oursin ne leur avaient ouvert et mon frère avait eu le plus grand mal à convaincre ma mère, qui était persuadée que je m'étais suicidé, que j'avais pu sortir, aller me promener ou aller au cinéma, et qu'il était un peu prématuré d'appeler les pompiers pour qu'ils démolisent la porte du studio. Pourquoi ce matin-là ai-je laissé entrer Hervé ? je n'en ai aucune idée. J'ai entendu sonner à la porte et j'ai été l'ouvrir. Je n'ai pas fait plus que ça.

Encore un réflexe ne prouvant pas que je possédais désormais un cerveau. Je me suis levé du fauteuil marron, j'ai fait trois pas, j'ai ouvert la porte et je suis retourné m'asseoir. Je n'ai pas eu à expliquer à Hervé ce qui s'était passé. Phillipine avait pris soin d'informer mes amis de « notre » rupture et leur avait gentiment demandé de prendre soin de moi. Hervé m'avait apporté quelque chose à manger. Je l'ai remercié. Nous sommes restés quelques minutes ensemble. Il a parlé. J'ai écouté. Et il est reparti.

Un simple geste doux. Je ne sais pas si après son départ j'ai mangé ce qu'il m'avait apporté. Sincèrement, je ne m'en souviens pas.

Après sa visite, doutant à l'extrême du fait même que je fusse encore en vie, j'ai commencé à établir une série de simulacres d'habitudes, de sortes de contraintes de maniaque qui, à leur triste manière, me prouvaient que je l'étais. J'ai commencé, par exemple, à collectionner mes déchets. En quelques semaines, j'ai ainsi réussi à transformer les minuscules quinze mètres carrés du studio en une gigantesque poubelle. Une montagne d'un mètre et demi de hauteur de vieux kleenex usés trônait au-dessus d'un tas de vieux journaux éparpillés sur le sol qui formaient comme une mer de nouvelles peu fraîches où des restes de ce qu'un jour on eût pu nommer nourriture – parfois sur des assiettes, parfois sur les journaux, parfois à même le sol – composaient un chapelet d'îles sombres, fumantes, émergeant çà et là, tels des vestiges d'un temps prédiluvien. Dans la cuisine s'empilaient des boîtes de pâtes vides, formant un gratte-ciel cubiste, à l'équilibre ondoyant, dont

N° d'éditeur : 2286  
N° d'édition : 245095  
N° d'imprimeur : XXXX  
Dépôt légal : août 2012

*Imprimé en France*



Santiago H. Amigorena  
**La Première Défaite**

Cette édition électronique du livre  
*La Première Défaite* de SANTIAGO H. AMIGORENA  
a été réalisée le 13 juillet 2012 par les Éditions P.O.L.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
achevé d'imprimer en mai 2010  
par la Nouvelle Imprimerie Laballery  
(ISBN : 9782818016640 - Numéro d'édition : 245095).  
Code Sodis : N53282 - ISBN : 9782818016664  
Numéro d'édition : 245097.